

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 42 (1904)  
**Heft:** 8

**Artikel:** Qui connaît la vieille chanson ?  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-200909>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à  
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER  
Grand-théâtre, 11, Lausanne.  
Montreux, Gervanne, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,  
St-Imier, Delémont, Biel, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,  
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :  
**BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE**  
Suisse : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.  
étranger : Un an, fr. 7,20.  
Les abonnements détent des 1<sup>er</sup> janvier, 1<sup>er</sup> avril, 1<sup>er</sup> juillet et 1<sup>er</sup> octobre.  
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES  
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.  
étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.  
la ligne ou son espace.  
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

**Avis important.**

Les inscriptions et paiements d'abonnements sont reçus, rue de la Louve, 1, au bureau de M. E. Monnet, où l'on peut également se procurer les publications éditées par le Conteure.

Rédaction et Administration :  
**rue Centrale, 6.**

**Mondaine charité.**

Paul Hervieu, l'auteur de *La Course au flambeau* et du *Dédale*, deux comédies qui nous furent données cet hiver, avec succès, publia jadis dans les « Annales politiques et littéraires » un intéressant et spirituel article, sous le titre « La charité mondaine ». Nous en extrayons les passages suivants ; ils ont trait aux ventes et fêtes de charité, de plus en plus nombreuses, et qui sont, pour nombre de personnes, une occasion de s'acquitter, sans beaucoup de sacrifices et non sans agrément, de leurs devoirs de solidarité.

« Celui qui pénètre pour la première fois, dans une de ces salles vastes et parées, au sein desquelles la charité se livre à ses exercices ordinaires, celui-là court le risque de ne point conserver, pendant tout le séjour qu'il y fera, les dispositions bienveillantes qui l'ont amené.

» Tandis que l'on s'oriente aux abords du seuil, les têtes des dames vendueuses, qui sont exhaussées sur des estrades, apparaissent, au-dessus de la foule houleuse, pleines de rire, d'élégance, de vanité charmante, de coquetterie et d'importance heureuse. Auprès d'elles, des commissaires, ayant à la boutonnière un ordre de la Charité et recevant une irradiation des toilettes qui les entourent, multiplient leurs soins complaisants. Ça et là encore, utilisant leur droit privilégié de passage parmi la haie des chaland, de beaux garçons, momentanément décorés aussi, promènent à leur bras de belles femmes qu'ils viennent de s'associer pour un commerce ambulant de charité.

» Et devant tout ce luxe joyeux, devant le plaisir évident que prennent ces couples de dignitaires en la hiérarchie du Bien, un sentiment confus d'être dupé dans une mesure indéfinie, d'être exploité par quelque chose de vague, entre parfois à l'imagination du prolétaire de la charité. Ce dernier gagne alors le comptoir où il a été invité à passer, avec la subite rancœur d'un Jacques Bonhomme se rendant au bureau des impositions.

» Bien entendu, personne n'a jamais eu, personne n'aura jamais la méprisable folie de supposer qu'aucune des compagnies d'élite, auxquelles appartiennent les présidences des bonnes œuvres, se goberge avec le trésor des pauvres. Mais plus d'un a l'inspiration fugitive qu'il vient de fournir sa corvée, de payer sa redevance, pour faire cordiaux entre eux et contents, des seigneurs passagers, ses maîtres relatifs pour un jour. Et celui-là ne se retire

pas sans jeter un regard malveillant vers des fonds tendus d'étoffes, vers des portières derrière lesquelles il devine un salon réservé, les assises d'une petite cour, et tout ce qui concerne le five o'clock's tea.

» En définitive, n'est-ce pas un accouplement de mots monstrueux, une stupéfiante union d'idées que l'usage a bénis, puisque c'est régulier de dire : Bal pour les blessés ; kermesse des inondés ; fête des victimes en tous genres ; concert, carrousel, et gala, correspondant à tout ce qui geint, défaillie, hurle et désespère !

» Ainsi pour faire régner la pitié dans les cœurs, pour aviver nos sensibilités, pour ramener sur le deuil d'autrui nos yeux distraits et les attendrir, on n'ose employer que les réjouissances, les manœuvres plaisantes qui, devant les assistants, convainquent la vie de charmes nouveaux, de mérites imprévus.

» Qu'il s'agisse d'orphelinats ou d'hôpitaux, de disettes ou de sinistres, la façon d'y intéresser le public sera la même. En avant, les drapeaux qui pavoisent, la danse des fleurs, le chant des ariettes, l'apotheose des robes, en avant tout ce qui est frais, embaumé, riant et rose...

» Hélas ! si moi chétif, égoïste confessé et pécheur sans rémission, je tenais une seconde en main la clé qui fait tourner les cervelles, alors l'esprit de charité, qui les anime incontestablement, changerait aussitôt de direction.

» Ce ne serait plus par des festivals ni des boléros que l'on s'évertuerait à nous rendre meilleurs et plus humains, à toucher la fibre de nos solidarités, à nous les faire comprendre ; mais par de sombres miserere grondés sous des voûtes profondes, avec des orgues dont la musique soufflerait, en un seul gémissement, les gémissements de toutes les angoisses. Car la vraie plante de charité doit être un mélancolique cryptogame, qui germe dans la nuit des cœurs, loin des soleils de la réclame, loin des tonnerres de bravos, loin de la grêle périodique des lettres de bienfaisance. »

**A quoi servent les trams ?**

L'autre jour, une brave femme se trouvait dans un tram de Lausanne, se dirigeant de la Solitude à St-François, par la Caroline.

— Où allez-vous, madame ? demande le conducteur, remarquant que la voyageuse s'inquiétait.

— Je vais à la rue d'Etraz.

— Alors il vous faudra descendre à la place du Faucon.

— Mais, puisque je vais en Etraz ?

— Eh bien oui, la place du Faucon est la station la plus rapprochée.

— Moi, je veux qu'on me mène en Etraz.

— Nous ne pouvons pas vous y mener, ma chère dame.

— Alors... et pourquoi ?

— Mais parce que nous sommes obligés de

suivre les rails ; et qu'il n'y a pas de rails en Etraz.

— Eh ! mon té, mon té, mon té, comme y sont, quand même !!

**Étrange !**

Charles Monselet, le spirituel chroniqueur, raconte qu'il « avait broché tant bien que mal quelques rimes sur Nice, qui se terminaient de la sorte :

Écrit en février,  
En mangeant une orange  
A l'ombre d'un palmier...  
Étrange ! étrange ! étrange !

Un jeune Niçois pria Monselet de lui laisser transcrire ces vers pour l'album d'une comtesse de sa connaissance. « Je l'y autorisai de grand cœur, dit Monselet. Mais le jeune homme était distrait, amoureux, peut-être, et il copia les vers ainsi :

Écrit en février,  
A l'ombre d'une orange  
En mangeant un palmier...  
Étrange ! étrange ! étrange !

**Qui connaît la vieille chanson ?**

En feuilletant la collection des *Archives suisses des Traditions populaires*, une très intéressante publication, organe de la « Société suisse des Traditions populaires », nous trouvons les lignes que voici :

Une dame de Lausanne nous communique la chanson suivante, qu'elle a souvent entendu chanter à sa belle-mère, née en 1828 et morte en 1894. Cette vieille dame l'avait apprise, toute enfant, d'une bonne du Gros de Vaud, qui la lui chantait en la tenant par les deux mains et en la faisant tourner.

« Je connais très bien », nous écrit M. Henri Mercier, « pour l'avoir souvent entendu chez ma grand-mère et chez notre tante, le bout de chanson qu'on nous a envoyé. L'air seulement était un peu différent. Deux autres personnes, plus jeunes, me l'ont chanté tel qu'il est noté ci-dessous. »

Nous saurons gré, ajoutent les *Archives*, à ceux de nos lecteurs qui pourraient nous communiquer des variantes du texte ou de la musique.



Il y a sans doute bien des lecteurs du *Conteur* qui n'ont pas occasion de lire les *Archives des Traditions populaires* — nous le regrettons pour eux — ; peut-être s'en trouvera-t-il, dans le nombre, qui pourront, par l'intermédiaire de notre journal, répondre à la question

posée, c'est-à-dire nous communiquer des variantes, texte ou musique, de la chanson ci-dessus.

### Elle partira.

C'était l'été dernier.

Un Anglais en villégiature dans une de nos stations du littoral arrive tout essoufflé au bureau de poste :

— Ah, monsieur, voici une lettre pour le Angleterre. Pensez-vous qu'elle pouvait encore prendre le prochain train ; il est plus que quinze minutes ?

— Oh ! oui, monsieur, c'est assez tôt.

— Vraiment ? Vous pensez ? C'est une chose très importante. Il fallait absolument que mon lettre il parte tout de suite.

— Oui, oui, monsieur, je vous le répète, c'est assez tôt ; elle partira, votre lettre.

— N'est-ce pas, par le prochain train, dans quinze minutes ? C'est très important.

— Mais oui, mais oui... quand je vous dis qu'on va atteler la Grise.

— Oh ! yes, yes, merci beaucoup ; je étais très reconnaissant à vous.

### Le mariage, la femme et les affaires.

Un charcutier de Chicago, devenu archimillionnaire, a écrit à son fils, la veille de son mariage, la lettre suivante, qui nous semble de nature à intéresser d'autres que de jeunes Américains sur le point de convoler en justes noces :

Mon cher fils,

Puisque c'est ainsi, tout va bien, et, si tu veux faire plaisir à ton père, tu ne saurais fixer trop tôt le jour de tes noces. Je suis pour les brèves fiançailles et pour les longs mariages : c'est avant de se fiancer qu'il faut ouvrir l'œil.

Il y a des hommes qui demandent la main d'une jeune fille sans savoir qu'elle a de faux cheveux et qui, ensuîte, poussent les hauts cris et soutiennent avoir été trompés sur la valeur de la marchandise, parce que leur femme possède non seulement un chignon artificiel, mais encore un œil de verre et une jambe plus courte que l'autre. Ces imbéciles-là ne m'inspirent aucune sympathie. Ce sont eux qui font croire à leur fiancée que pendant toute la durée du mariage ils porteront sur leurs genoux ses charmes de cent quarante livres, chaque soir, de sept à onze heures. Pour la future épouse, il est plus intéressant de savoir s'ils pourront tenir dans leurs bras, l'espace de cinq minutes seulement, un bébé de dix livres, sans pousser des soupirs comme s'il pesait dix quintaux.

La jeune fille entend à l'ordinaire le plus léger chuchotement destiné à lui dire qu'elle est le plus merveilleux produit de tout le marché. Mais a-t-elle l'ouïe conformée de façon à comprendre son mari quand il lui déclare à haute et intelligible voix qu'elle jette l'argent par les fenêtres et qu'il l'engage à être plus économie ? Etre au clair sur ce point est une chose essentielle pour le mari.

Une femme que tu caresses et dorlotes fait ronron, cela va de soi. Il est utile cependant d'y aller de temps en temps un peu plus fermement, pour voir si dans la colère elle ne griffe pas et ne jette pas feu et flammes.

A mon avis, il n'y a au monde qu'une seule chose pire qu'une femme emportée, c'est la femme qui, étant furieuse, demeure calme. Tandis que la première évapore sa bile sur la vaisselle, la seconde ressemble à la locomotive d'un train de marchandises stationnant dans une gare ; en l'entendant souffler tranquillement à tes côtés, tu t'énerves et tu as envie de fuir, de peur d'une explosion ; mais elle ne saute pas ; sa violence s'échappe goutte à goutte.

Une femme colérique fait fuir son mari au cabaret, mais la résignée le conduit à l'asile des fous ; elle lui met sur le dos ses fautes à lui comme un gamin attache une boîte de fer-blanc à la queue d'un chien, et plus il s'efforce de s'en défaire, plus il en entend l'énumération.

D'après ce que j'ai pu voir, rien de ce que je te dis ici ne me paraît se rapporter à Hélène Heath.

Elle est vraiment une jeune personne désirable : jolie, intelligente, raisonnable et sans disposition aucune à faire des folies ou à te pousser à en commettre. Lui apporterai-je un million au lieu de cinquante dollars par semaine, que tu devrais encore travailler fort et ferme à te rendre digne d'elle.

Veux-tu connaître maintenant mon sentiment sur le sexe dans les affaires ? J'apprécie au-delà de tout la femme au foyer ; au bureau, en revanche, je préfère me passer d'elle. C'est, je le reconnais, une conception vieux jeu et qui n'empêchera pas le sexe de s'insinuer là où ne devraient s'agiter que des hommes.

Je ne traite jamais d'affaires avec une femme sans me rappeler un incident de ma première année de mariage.

Ta mère et moi, nous avions installé notre ménage dans un de ces petits cottages dont tu trouves la description poétique dans mille romans, mais où, si tu veux m'en croire, tu te garderas bien d'aller te fourrer. Notre maisonnette avait une véranda ornée d'un ravissant rosier grimpeur ; mais on n'y trouvait pas de robinet à eau dans la cuisine. Sur la terrasse, des centaines de fleurs aujourd'hui démodées ; à la cave, des légions de rats. Un demi-arpent de terrain s'étendait derrière le logis. L'intérieur était moins spacieux : quand je m'asseyaïs, je ne pouvais étendre les jambes sans mettre mes pieds en dehors de la fenêtre. Bref, c'était un lieu idyllique pour pique-niquer ; seulement, l'expérience enseigne que l'on fait la plupart de ses pique-niques avant le mariage.

Ta mère cuisinait. Moi, je me démenais pour qu'elle eût quelque chose à mettre dans notre marmite. C'était, comme tu le vois, une existence modeste ; mais nous avions résolu de nous en estimer parfaitement heureux. Pour la plupart des hommes, le bonheur est quelque chose qui doit toujours arriver demain. Moi, je me suis fait une règle de ne jamais ajourner le billet de la chance. N'accepte au reste aucune traite sur le honneur ; car on ne les paie pas, on ne fait que les renouveler de mois en mois.

J'étais alors l'employé d'une maison de denrées coloniales ; mais j'avais déjà un faible pour les cochons. En attendant d'être en état de me livrer au commerce de ces animaux, j'achetai un ravisant goret. Nous avions mis dans notre bonnet de l'engraisser à crédit pendant l'été et de lui présenter en automne la note de sa pension.

Nous l'enfermâmes dans une petite étable. Tout joli qu'il était, il ne se distinguait pas, les premiers jours, de ses congénères. Au bout de peu de temps cependant, nous vîmes que nous n'avions pas affaire à un vulgaire cochon grognard et farouche. Ta mère le baptisa « Toby » et le laissa aller et venir librement.

Il accourrait comme un chien quand on l'appelait par son nom. Vrai, je n'ai jamais vu cochon plus familier. Il s'asseyait à côté de nous sur la véranda, essayait de se glisser le soir dans notre appartement et, lorsque je revenais du bureau, courrait à ma rencontre en poussant de petits cris aigus, pour marquer son contentement.

Aucun porc ne transforma si rapidement en lard le maïs dont on le nourrissait. Plus il engrasiait, plus aussi il croissait en considération auprès de nous. Bien que je n'en fisse rien paraître, je ne pouvais moi-même me défendre d'une certaine tendresse pour cet animal. J'étais, d'autre part, un grand amateur de viande de cochon ; aussi, quand vint le mois de novembre et que Toby eût atteint le maximum de son embondpoint, je le fis conduire à l'abattoir. Nous avions d'ailleurs un urgent besoin de provisions de bouche.

Le lendemain, à dîner, ta mère, l'air à la fois grave et important, déposa majestueusement sur la table un rôti doré et juteux. Moi, après l'avoir découpé, je lui demandai sans malice : « Veux-tu un morceau de Toby, mon amour ? »

Elle me regarda fixement pendant quelques secondes, puis éclata en sanglots et se précipa hors de la chambre. Je la rejoignis, lui demandant ce qu'elle avait. Alors, elle retint ses larmes, se mit dans une colère bleu et s'écria que j'étais un sans-coeur, un affreux cannibale ! Cela la soulagea ; elle se remit à pleurer doucement tout en me priant de retirer Toby du saloir et de l'enterrer au jardin.

Je fis appel à son bon sens, et elle voulut bien reconnaître combien onéreuses seraient de telles

funérailles, le prix de la viande de porc étant de huit cents la livre.

Cependant, cette scène m'avait coupé l'appétit et je n'aurais pu goûter au rôti fumant du dîner, non plus qu'aux tranches froides du souper. C'est pourquoi je portai les restes de Toby au restaurant le plus proche, où il ne fit sangloter personne, et j'empochai une somme rondelette.

L'histoire de Toby me montre que les femmes ne valent rien en affaires, du moins pas dans la branche des salaisons. Dès lors, j'ai été en relations avec beaucoup d'entre elles et j'ai toujours vu que, lorsqu'elles se sentent faibles, elles mettent leur sexe dans la balance pour la faire pencher de leur côté, et que, si au contraire elles se croient supérieures aux hommes, elles font abstraction de leur côté féminin, et se montrent plus inflexibles qu'aucun de nous. Bref, elles entendent gagner en tout. Or un jeu qui ne m'offre aucune chance ne m'amuse nullement.

Encore une fois, j'aime trop la femme à la maison pour la désirer dans mes bureaux. Au lieu d'elle, je préfère engager son mari, et je me flatte qu'ainsi tous deux travaillent pour moi ; car une femme d'intérieur est le meilleur stimulant d'un employé de bureau. Et puis, un homme marié vaut plus qu'un célibataire. Sa femme augmente sa valeur. Il se couchera volontiers un peu plus tôt et sera aussi plus matinal ; il travaillera avec plus de courage et de persévérance que celui dont chaque soirée se passe avec une autre jeune fille et qui ne saurait pour cette raison demeurer chez lui.

Aussi, mon cher garçon, le jour de ton mariage avec Hélène, je porterai tes appointements à 75 dollars par semaine.

Maintenant, je te laisse le soin de te conduire dignement, tout en pariant que ta femme y veillera mieux que toi-même.

Ton affectionné père,  
John GRAHAM.

### A bon vin, pas d'enseigne.

La Chine est un pays charmant,  
Qui doit vous plaire assurément, etc.,

dit la chanson. Nous doutons fort que ce soit là l'opinion des docteurs.

Une loi chinoise, fort malicieuse, exige, à la porte des médecins, autant de lanternes allumées que le médecin a fait mourir de malades.

Un soir, un Européen, habitant Pékin, cherchait à travers la ville un médecin pour un des siens tombé malade dans la nuit. Il courait depuis une heure, rebûtu par le grand nombre de lanternes accrochées au-dessus de toutes les portes, lorsque le modeste éclairage de l'une d'elles le déclida. Trois lanternes seulement s'y balançaient mélancoliquement à la brise.

L'Européen réveille le médecin et l'emmène en courant.

— Fils d'Esculape, lui dit-il en chemin — ne trouvant rien de plus oriental — tu dois être le meilleur médecin de cette cité ?

— Pourquoi cela ?

— Parce que tu n'as que trois lanternes à ta porte, tandis que tes collègues comptent les leurs par douzaines.

— Je n'exerce que depuis trois jours, répondit flegmatiquement le médecin chinois.

Si nos médecins étaient soumis à même loi,... quelle illumination !

**Mauvaise excuse.** — Il y a bien quelques semaines déjà que nos confrères ont annoncé la publication des *Nouvelles chansons* de Jacques-Dalcrose. Nous venons beau dernier. Nous pourrions essayer d'excuser ce retard, disant qu'il n'est pas mauvais de rafraîchir la mémoire du public, sollicité de toutes parts par mille choses diverses. Mais l'excuse est mauvaise, puisqu'il s'agit de Jacques. Ses chansons, toujours attendues avec impatience, ne s'oublient pas. Le recueil des « Chansons du cœur qui vole », au nombré de douze, et celui des « Propos du Père David la Jeunesse », qui forme une première série de chansons roman-